

Extraits du texte du spectacle  
« AU MILIEU DU DESORDRE »  
Pierre Meunier

- *la version intégrale du texte est disponible dans le livre Au Milieu du Désordre édité aux Solitaires Intempestifs*

Face au tas, on ne peut pas ne pas se poser la question du temps : face au tas, quand suis-je ? Est-ce là le présent, est-ce là le passé, est-ce là le futur ? Avons-nous là une forma prima ou une forma ultima ? Est-ce là une voûte effondrée, qui aurait achevée sa mission de splendeur, et se contenterait désormais d'une retraite paisible, méritée, la retraite consistant à être tas, ou bien est-ce là une voûte en devenir, une voûte pressentant sa forme pure, et la réclamant du cœur du tas ? Le cri de la voûte, qui la réclame pure, sa forme, du cœur du tas de pierres, la nuit ! Je n'ai pas le droit, mais je vais le faire quand même.

Évoquer des travaux en cours qui n'ont pas encore fait l'objet de parutions officielles, ça ne saurait tarder. De l'Institut de technologie du Massachussets, concernant la mise au point de capteurs, susceptibles de... capter, un capteur capte, les désirs de la matière relativement à la forme future qu'elle souhaiterait épouser... Je vous laisse deviner le cataclysme que provoquerait la venue au jour d'une telle puissance désirante.

Refermons la parenthèse avant qu'il ne soit trop tard.

À propos de voûte, je suis presque sûr que c'est Kleist dans une lettre, lettre à une Charlotte sans doute, qui se demandait, qui demandait à Charlotte mais qui en vérité se demandait : pourquoi la voûte ne s'effondre-t-elle pas ? Qu'est-ce qui fait que la voûte ne s'effondre pas ? Et le même Kleist de susurrer à la même Charlotte que, si la voûte ne s'effondre pas, c'est que toutes les pierres ont envie de tomber en même temps !

Alors pourquoi ? Pourquoi les pierres auraient-elle envie de tomber... en même temps ? Nous traiterons « en même temps » plus tard.

On pourrait dire que, dans la chute, la pierre connaît enfin un destin individuel.

La pierre, dans la chute, se trouve débarrassée du devoir de soutenir, du devoir d'alignement, du devoir de compter parmi les autres. La pierre dans la chute n'a qu'à effectuer sa toute-puissance de pierre. Elle n'a plus qu'à jouir des caresses du vent sur ses faces grenues. Ce qui n'est pas rien... quand on pense à l'homme. Qui ne s'appellerait pas Pierre. À l'homme dans la chute.

L'homme, dans la chute, se retrouve instantanément dépossédé de toute son importance. Ses médailles, ses vérités, son amour, ses succès, ses appuis, ne lui sont plus d'aucun secours à l'homme dans la chute. Il est assailli, mais trop tard, par le cogito pondéral : fallait-il peser pour être ? La réponse est en l'air, et file bon train vers une éclatante résolution.

L'homme, dans la chute, est littéralement terrorisé par sa propre descendance, qui ne cesse de croître, et qui l'entraîne, il le sent bien, vers sa fin, c'est-à-dire son étalement.

Dans la chute, sont-ce les hauteurs qui nous fuient, ou nous qui fuyons les hauteurs ? Ce n'est pas une question que l'on va résoudre d'un simple mouvement d'épaule, mais il paraît néanmoins intéressant de la soulever. L'homme dans la chute assiste au triomphe de sa viande. Sa viande, sa part cadente, pars cadens, du latin cadere : tomber, cette part de nous-même qui en réclame toujours plus : du bas ! toujours plus bas ! jamais assez bas ! Ah, que ne suis-je demeuré hypothèse volatile ! s'exclame l'homme dans le vent de sa chute. Trop tard.

Ainsi, dans sa chute, l'homme assiste au spectacle, bien mal assis, de sa viande forant l'air. Qui fore l'air. Foret, mais de viande. Foret mou au diamètre de l'être. Je peux dire par là que la chute est le puits de ma

viande. Puits, qui s'ouvre sous moi, dans lequel je m'abîme, accédant enfin à la profondeur. Profondeur, mais dans le sens de creux, ce qui est regrettable pour un être épris, trop tardivement sans doute, d'essentiel.

Un homme qui tombe s'est-il trompé de sens ?

À cette question répond la clameur de ceux d'en bas, qui voient l'homme qui tombe se rapprocher d'eux à vive allure: s'il tombe, c'est bien qu'il est des nôtres !

Être des leurs, est-ce vraiment une consolation ?

Tout se dérobe à l'homme qui tombe : la haute estime en laquelle il se croyait tenu, pfttt !

L'homme dans la chute, débarrassé de tout avoir, de tout embarras lié à l'avoir, ne tenant plus à rien, n'aurait plus qu'à être, qu'à enfin être ! Être ce voyageur bienheureux, puisqu'il rejoint à coup sûr la destination qui l'attire le plus.

Mais l'homme qui tombe n'est que l'ombre affolée de lui-même.

Le monde ne reconnaît plus son seigneur dans cette ombre affolée.

La rumeur enfle de son imposture.

(...)

Pour clore la première partie de cette introduction, on pourrait convenir ensemble qu'il est de bon ton de ne pas emmener le dimanche ses enfants s'extasier devant un tas, mais plutôt devant le château de Chambord.

Comme si la visite du château de Chambord était définitivement plus profitable qu'une rêverie dominicale face au tas, eine sonntagliche Traumzeit.

Je ne vais pas m'attaquer aux qualités du château de Chambord, elles sont indéniables, elles ont été chantées par mille esprits brillants, il y a là une audace, une inventivité dans les proportions, les hauteurs... Nous sommes dans la perfection, et, le souffle coupé, il s'agit de l'inculquer à nos enfants, fût-ce à coups de taloches pour leur faire tourner la tête

dans la bonne direction, et surtout qu'ils se taisent nom de Dieu devant tant de beauté !

Obscurs tâcherons de l'existence, une manifestation aussi brillante du génie de l'homme peut nous rendre un moment fiers d'en être, des hommes. Fiers d'appartenir à la même espèce que ces bâtisseurs inspirés, et même avec le sentiment d'avoir manqué de très peu de compter parmi eux. Deux, trois cent pauvres d'années, minime décalage temporel, qui ne dépend même pas de nous.

Tout occupés à camescoper le château depuis la plate-forme anti-dérapante signalée par le guide, les parents n'ont pas pris garde à l'enfant.

L'enfant, lui, inexplicablement aimanté vers l'extrémité du parking, se tient debout devant un tas de pierres plus haut que lui. Des pierres jetées là, qui ne ressemblent à rien, sinon à un tas, à un grand et beau tas.

Cette tranquille manière d'être-là, sans chercher à se faire admirer, apaise et rassure l'enfant. Il s'approche, et découvre la complexité de cet édifice troué par le ciel, les savants équilibres que les pierres ont su trouver entre elles, pour s'élever, ensemble.

Il touche une pierre, il sent la fragilité, en même temps qu'un génie invisible au travail pour retarder l'effondrement.

C'est ce même sentiment qu'on peut éprouver devant un funambule, qui se maintient en l'air, sans cesser de lutter contre la chute, et pourtant donne l'impression d'avancer sans combattre.

Il y a dans le tas des forces au travail qui se passent de l'homme et de sa rage de vouloir tout régir. Et l'enfant, non encore homme, le sent, et il jubile. Il jubile devant cette matière en vacance d'utilité.

L'insouciance, la gravité, éclairent son visage. Peu soucieux d'admirer, il éprouve. Il éprouve intensément l'attrait, l'attrait pour l'énigme,

pour le cœur caché des choses. Il est mûr pour l'exploration de cette brute pyramide enfantée par la chute.

Tandis que de tous côtés courent les parents pour retrouver l'enfant, et le photographe enfin devant le château de Chambord, le petit bonhomme, lui, galope avec des cris de joie dans le labyrinthe minéral. On va le laisser là, tenter de ressaisir par le profond ce qui lui manque. (...)

J'aimerais vous dire une dernière phrase. C'est une phrase d'Héraclite. Héraclite, philosophe grec, dont on a retrouvé des fragments. Les fragments d'Héraclite. Héraclite nous dit : « un tas de gravats déversés au hasard, deux points, le plus bel ordre du monde ». Héraclite ne nous dit pas : « le plus bel ordre du monde, deux points, un tas de gravats déversés au hasard, bande d'aveugles et je vous en donne quarante comme ça ! » Non, on peut supposer qu'Héraclite n'a pas préconçu l'existence d'un plus bel ordre du monde. On peut même imaginer Héraclite, vieillard grec, vieillard barbu (*il mime en même temps Héraclite*), marchant sur la route de Thèbes, sous un soleil de plomb, tout empoussiéré du passage des quadriges, Héraclite la langue sèche, chassant les mouches bleues avec un rameau de figuier, Héraclite perdu dans ses pensées, et Héraclite, soudain, littéralement arrêté par un tas de cailloux au bord du chemin ! On dit bien : il arrive un bonheur, il arrive un malheur. Il arrive le tas à Héraclite. Héraclite arrive au tas, le tas arrive à Héraclite. Et ce vieillard, ce penseur de haut vol, le voilà soudain frissonnant au plus profond de son être, ressentant une sorte de vibration inouïe entre la chose et lui, éprouvant l'expérience de l'ardent banal. C'est à dire, le banal devenant ardent, mais le demeurant, banal ! Sidération d'Héraclite. Héraclite, qui est, on peut le dire, l'enfant, mais barbu, de Chambord. Lorsque Héraclite nous dit : « un tas de gravats déversés au hasard,

deux points, le plus bel ordre du monde » , ces deux points sont peut-être les deux yeux d'Héraclite, les deux yeux d'Héraclite, qui auraient cessé de courir à la surface glissante des choses pour percer, percer la muraille du morne, la morne muraille, percer pour enfin voir, le percevoir d'Héraclite.

Lorsque Héraclite nous dit : « un tas de gravats déversés au hasard, deux points, le plus bel ordre du monde », ces deux points sont peut-être deux rives, deux rives et Héraclite dans le gué, dans le courant frais de son propre étonnement, entre la rive du gravat et la rive de la splendeur du monde n'en faisant bientôt plus qu'une ! Sidération d'Héraclite !

Lorsque Héraclite nous dit : « un tas de gravats déversés au hasard, deux points, le plus bel ordre du monde », peut-être veut-il nous indiquer par là qu'il existe un passage possible entre le gravat et la splendeur du monde. Mais il ne nous dissimule pas l'étroitesse de ce passage. Et on ne peut aujourd'hui que s'inquiéter, ô combien, des forces extrêmement puissantes et organisées qui s'emploient à réduire toujours davantage la largeur de ce passage, pour bientôt, et c'est leur unique but, nous en interdire l'accès : no access !, et nous rejeter inmanquablement du côté du gravat, où nous ne voyons plus que gravat, et nous devenons les proies idéales de représentations du monde, fabriquées par d'autres. Littéralement dépossédés de nous-mêmes.

Lorsque Héraclite nous dit : « un tas de gravats déversés au hasard, deux points, le plus bel ordre du monde », ces deux points sont peut-être le plus et le moins, un différentiel, d'où jaillira la fulgurance poétique, l'arc, qui m'éclaire, et sous lequel je m'engage à mon tour. Mais si nous continuons à ne pas l'indiquer à nos enfants, qui leur dira que cette lumière existe ?

On peut imaginer à l'époque la route de Thèbes fort passante, et un éphèbe sur sa cavale voyant ce vieillard médusé devant un tas de pauvres cailloux, lui lancer au passage : « eh, vieux, gare à la rêverie pétrifiante ! ». Héraclite reprend ses esprits, revient à lui. Revient à lui... n'a-t-il jamais été si près de lui-même ?

Héraclite, avec la vivacité qu'on lui connaît, assailli par une myriade de questions, telles que : pour avoir été tant tas, pour m'être senti tant tas, c'est bien qu'une part de moi doit l'être, tas. Mais de quoi suis-je tas ? Et si c'est le cas, où est-elle ma partie tas ?

(...)

Je crois qu'on va s'arrêter là. Pour ceux qui en voudrait encore, sachez qu'une seconde soirée est en préparation, autour de deux questions. Première question : la chute, sanction ou récompense ?, la seconde : qu'advient-il de l'air frappé par les ailes ? Ce n'est pas une question neuve, je vous l'accorde, mais il paraît intéressant de la reconsidérer aujourd'hui, surtout avec tout ce qui se passe.

Je vous remercie.